



HAL
open science

La Tâche de l'historien

Maryvonne Holzem

► **To cite this version:**

Maryvonne Holzem. La Tâche de l'historien. *Texto! Textes & Cultures*, 2024, XXIV (1-2), http://www.revue-texto.net/docannexe/file/4982/maryvonne_holzem_la_tache_de_l_historien_texto_2024_hal-04683318

HAL Id: hal-04683318

<https://hal.science/hal-04683318v1>

Submitted on 1 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Tâche de l'historien¹

À propos de l'ouvrage de Morgan Poggioli :
Je m'appelle Herschel Grynszpan.

Maryvonne HOLZEM
Linguiste MCF-HDR Émérite, Laboratoire DYLLIS, Université de Rouen Normandie
maryvonne.holzem@univ-rouen.fr

*En hommage au plaidoyer de Bernard Lecache,²
qui comprit le sens et la portée du geste d'Herschel Grynszpan*

Résumé. — À l'heure où disparaissent les derniers témoins de la Shoah, le livre de Morgan Poggioli repose la question des rapports complexes entre témoignages littéraires et faits historiques. Cet article s'intéresse au choix éthique de l'auteur pour caractériser une époque en retraçant le parcours d'un jeune juif désespéré commettant le premier acte de résistance aux nazis sur le sol français, en 1938. Dans la lignée de la philosophie des Lumières, l'auteur montre que ce choix s'accorde avec la tâche qu'Humboldt avait assignée à l'historien au début du XIX^e siècle.

Mots-clé : Shoah, témoignage, histoire, éthique, juif, résistance, nazis

¹ Texte mis en italique car il s'agit de la reprise du titre de la conférence d'Humboldt traduite par André Laks et Annette Disselkamp.

² Président de la LICA au moment des faits et directeur de l'hebdomadaire *Le droit de vivre* dans lequel il publia son plaidoyer « Grynszpan, tu es absous ».

1. Rappel des faits et questionnement de l'historien.

C'est en effectuant ses recherches sur l'histoire sociale de la France, que Morgan Poggioli³ a croisé le nom d'Herschel Grynszpan, jeune juif allemand d'origine polonaise dont le destin singulier se mêle à l'histoire européenne à la veille de la seconde guerre mondiale. Grynszpan fut horrifié par les persécutions nazies envers les juifs, dont ses propres parents qui, avec des milliers d'autres, ont été expulsés d'Allemagne pour être parqués dans le camp de Zbaszyn⁴ en Pologne. Le 7 novembre 1938, il décide de venger les siens. Armé d'un pistolet il se rend à l'ambassade d'Allemagne à Paris et tire sur le secrétaire Ernst vom Rath. À propos de cet acte qui sert de prétexte à la nuit de Cristal⁵, l'historien questionne : « quelle analyse la gauche française encore teintée d'antifascisme à l'aune du front populaire déliquescents, avait faite de cet événement. Avait-elle compris la profondeur et la valeur symbolique du geste ? [...] Comment cette gauche avait-elle jugé d'un point de vue moral et politique l'acte d'Herschel Grynszpan, alors que deux ans plus tard, elle-même serait amenée à passer à la lutte armée contre l'occupant pour des motifs similaires ? » (Poggioli, p. 97). Ses recherches archivistiques se révélant insuffisantes pour « rédiger un article qui puisse être soumis à une revue spécialisée » (p. 98), Morgan Poggioli empruntera un autre chemin afin de soustraire Herschel Grynszpan à la rubrique des faits divers de l'automne 1938 et témoigner de la portée de cet acte singulier. C'est cette voie que notre article se propose de retracer afin d'en saisir la portée.

2. Portée de l'ouvrage.

Jusqu'à sa postface le texte donne l'illusion d'un récit autobiographique témoignant d'un fait historique. Nous aurions affaire à un document miraculeusement retrouvé comme le confirment les quelques lignes mises en exergue du livre : « ce texte a été trouvé par un paysan le 18 juillet 1940, au bord d'une route de la campagne bourguignonne près de Chalon sur Saône. Il le cacha dans le grenier de sa ferme jusqu'à la libération ». Avant l'épilogue du livre, les lignes laissées par Grynszpan lui-même au moment de son extradition de la prison de Bourges vers l'Allemagne nazie le 14 juillet 1940 au matin, renforce l'authentification du récit : « Je cacherai ces mémoires dans la poche intérieure de mon imperméable, [...] Je m'en débarrasserai à la première occasion. C'est ma dernière mission, j'y parviendrai, j'en suis certain, avec l'aide de Dieu » (Poggioli, p. 36). Ce texte aurait donc été rédigé hâtivement entre le 22 juin et le 13 juillet, grâce au papier et crayon fournis par un gardien « compréhensif » de la prison. Morgan Poggioli n'aurait alors que mis en forme ces notes retrouvées, en titrant les chapitres comme autant d'étapes qui ont ponctué la courte vie du jeune homme : de son départ d'Hanovre pour l'exil en Belgique à sa clandestinité parisienne ; l'attentat commis suivi de l'arrestation et de l'interrogatoire ; les échos dans la presse ; le procès et enfin la prison dans la France en débâcle. Le matin de la fête nationale, Grynszpan livré par le régime de Vichy aux nazis nous abandonne pour une mort, dont il espère seulement

³ Docteur en histoire, ses recherches portent sur le syndicalisme français durant l'entre-deux guerres, au sein du Laboratoire Interdisciplinaire de Recherches « Sociétés, Sensibilité, Soins » LIR3S, UMR 7366 CNRS-UB (Université de Bourgogne).

⁴ La *Polenaktion* « action polonaise » dans la nuit du 28 au 29 octobre 1938 les nazis expulsent 35 000 juifs polonais.

⁵ Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, les dirigeants nazis déclenchent une série de pogroms contre la population juive d'Allemagne et de ses nouveaux territoires. Cet événement prend le nom de *Kristallnacht* – la Nuit de cristal – en raison des débris de verre jonchant les rues après le vandalisme et les destructions de commerces, synagogues et foyers juifs.

qu'elle sera rapide : tels sont ses derniers mots. Le manuscrit retrouvé s'achèverait donc ici, suivi d'un épilogue dans lequel l'historien reprend une plume, qu'il n'avait en fait jamais quitté pour parler de son narrateur à propos duquel il révèle, que celui-ci « n'aura laissé quasiment aucune empreinte de son passage, ni marqué de son nom une histoire, dont pourtant il avait voulu changer le cours » (p. 92).

Le récit prend alors une toute autre dimension, ce que l'on pensait être le témoignage d'un jeune homme désespéré qui tentât à sa mesure de venger les siens, cède la place au roman historique – le roman vrai – selon la formule devenue célèbre de l'historien Paul Veyne : « l'histoire est un roman vrai » (1978, p. 13). Dans un article traitant de l'indestructible récit liant narration historique et romanesque, André Bleikasten écrit à ce propos : « toute narration historique ou romanesque est l'accomplissement d'un acte, et ce faire (*poïesis*) est faire de quelqu'un, implique un sujet-producteur opérant dans des circonstances particulières selon des modalités spécifiques [...]. Plus précisément l'histoire est nécessairement *historio-graphie* : elle s'écrit, et en s'écrivant, s'agence comme discours, chargé d'intentions et destiné à produire certains effets [...]. » (1987, p. 9). La fonction narrative du discours de l'historien-interprète demeure néanmoins problématique pour Poggioli, comme en témoigne la postface de l'ouvrage. Elle repose en effet la question de la frontière épistémologique entre l'histoire et les autres domaines de connaissances, entre roman historique et livre d'histoire et au sein même de l'histoire, entre le particulier et le général, telle qu'elle avait été abordée par la philosophie des Lumières.

3. Quand « l'individualité est l'unité de la diversité »⁶

Dans les premières lignes de la postface, Morgan Poggioli présente comme transgressif l'acte par lequel il s'affranchit de l'obstacle jugé insurmontable, celui de l'absence de sources. Il demande alors à son lecteur, mais également aux pairs de sa discipline, de bien vouloir lui pardonner cette entorse romanesque : « Ce livre est le premier et sûrement le dernier roman que j'écrirai » (p. 95). Il reviendra dans un article à vocation académique sur les raisons qui l'ont conduit à faire ce choix : « Notre article propose de présenter au lecteur les différentes étapes et les raisons qui nous ont conduit à abandonner l'approche académique pour le style romanesque afin de pouvoir raconter le parcours d'Herschel Grynszpan en France, de 1936 à 1940. » (Poggioli, 2020). Cependant ce qu'il nomme renoncement au travail d'historien : « C'est la règle en histoire, et je ne suis ni le premier ni le dernier à devoir renoncer devant l'obstacle archivistique » (*sic*), mérite d'être nuancé à la lecture des écrits de Wilhelm von Humboldt au début du XIX^e siècle.

Dans ses travaux d'anthropologie comparée, Humboldt a en effet essayé de résoudre les problèmes épistémologiques et méthodologiques que pose la description du caractère distinctif des humains entre eux. Par l'étude comparée des langues, comme lieux de structuration des représentations collectives et des parlars de ses locuteurs, comme forme de vie, lieux de transformation diachronique permanents de la langue, il souhaitait caractériser la totalité des formes de parler de l'humanité comme autant de tentatives pour affirmer la totalité de l'esprit humain. Pour illustrer la dualité entre le sujet et sa langue, entre l'individuel et le collectif, Humboldt écrit dans *l'Introduction à l'œuvre sur le Kawi* : « La langue m'appartient parce que je la

⁶ (Humboldt, 2000, p 131). La diversité humboldtienne (*Verschiedenheit*) n'est pas, selon Thouard, celle de la différence qui impose « une relation binaire d'exclusion mutuelle », mais une richesse constitutive. Elle est une individualité « mais vue du dehors » (2000, p. 177).

produis comme je fais. Or, dans la mesure où le fondement de cela réside à la fois dans le parler et dans l'avoir-parlé de tous les genres humains, alors c'est de la langue elle-même que, de ce fait, je subis la limitation » (1974, p. 59 *sq.*). La dualité entre « le parler » et « l'avoir parlé » qu'Humboldt a illustré dans le domaine linguistique, il l'avait déjà mise en œuvre dans le domaine historique⁷, convaincu depuis son voyage au pays basque en 1801 de la nécessité de l'étude combinée de l'histoire et de la langue⁸.

À la question centrale posée par le siècle des Lumières : qu'est-ce que l'homme ? Humboldt répond qu'il faut le considérer avant tout comme un être historique (voir son essai *le dix-huitième siècle* publié à titre posthume) (Humboldt, 1995). En 1821 il prononça une communication devant l'Académie des Sciences de Berlin *Über die Aufgabe des Geschichtsschreibers*⁹, en soulignant que si *La Tâche de l'historien* est bien d'exposer ce qui s'est produit (les faits), celle-ci ne saurait être dépourvue d'activité autonome et créatrice, car « ce qui s'est produit n'est visible dans le monde sensible que pour une part, le reste doit être ressenti, conclu, deviné de surcroît. Ce qui en apparaît est dispersé, détaché, isolé ; quant au lien qui soude cette ébauche, place le particulier dans sa vraie lumière, donne forme au tout, il demeure soustrait à l'observation immédiate » (Humboldt, 1985, p. 68). *La tâche de l'historien* est donc à la fois interprétative, puisque « l'historien expose ce qui s'est produit et ce qui s'est produit s'expose dans le discours de l'historien » (Quillien, p. 39)¹⁰ et créative, car « tout comme le poète, bien que différemment, il doit intérieurement transformer la collection d'éléments dispersés en une totalité » (Humboldt, 1985, p. 67). La différence selon Humboldt entre l'historien et l'auteur de roman est fonction du degré de liberté que peuvent s'octroyer les écrivains en créant de toutes pièces les caractères¹¹ de leurs personnages.

Morgan Poggioli qui se fit romancier pour sortir Herschel de l'oubli, lui redonner vie en commençant par lui redonner nom, nous semble avoir *de facto* fait sienne la démarche humboldtienne en partant de l'individuel pour caractériser une époque, celle de la France du front populaire à la veille de la seconde guerre mondiale. Pour répondre aux craintes légitimes de l'historien à l'égard du style romanesque, Humboldt précise que si *La Tâche de l'historien* est de partir de l'individuel, la plus grande menace pouvant altérer la fidélité de son travail historique, n'est pas d'ordre poétique, mais philosophique. Si la philosophie s'impose un but, la connaissance à ce qui advient, « l'histoire téléologique n'atteint jamais la vérité vivante des destins du monde, parce que l'individu doit toujours trouver son apogée dans le cours même de son éphémère existence » (Humboldt, 1985, p. 73). L'historien doit ainsi chercher la vérité de ce qui advient sur

⁷ Les travaux de Humboldt contribueront à la fondation de l'histoire comme science au regard de leur influence sur l'historiographe allemand Leopold von Ranke et avec lui sur la science historique allemande et française au XIX^e siècle.

⁸ Rompant avec l'approche grammaticale de la langue héritée de Port Royal et du XVII^e siècle, Humboldt était convaincu que les langues n'étaient pas à étudier comme un produit mort, un moyen d'exposer une vérité déjà connue (*ergon*) mais comme une activité (*energiá*), celle de ses locuteurs présents et passés. Pour décrire la langue basque, il cherchera à se renseigner, non seulement sur la langue, mais aussi sur tous les autres aspects de la vie du pays : antiquités, mœurs, institutions, économie, littérature populaire.

⁹ Sur la tâche de l'historien [*Über die Aufgabe des Geschichtsschreibers*] Conférence prononcée en 1821 et publiée pour la première fois en 1933 dans un livre intitulé W. v. HUMBOLDT Wilhelm von, *Über die Aufgabe des Geschichtsschreibers Betrachtungen über die bewegenden Ursachen der Weltgeschichte, Latium und Hellas*, Leipzig, Éditions, Meiner, 1933.

¹⁰ Cf. l'introduction de Jean Quillien dans Humboldt (1985).

¹¹ Compris chez Humboldt comme la forme de l'individualité, ses pensées, sensations, penchants, décisions, la façon dont elles s'enchaînent. Humboldt cherchait l'universel, le caractère de son siècle, dans l'individuel en rappelant qu'un individu est toujours plus que la somme de ses actes.

une voie analogue à celle de l'artiste cherchant la vérité de la forme. Morgan Poggioli a su saisir l'acte d'Herschel dans toute sa singularité et opérer à partir d'une maigre collection d'archives une transformation inédite pour donner à comprendre cet événement qu'il a contextualisé comme une partie d'un tout de l'histoire.

4. Relation distinctive entre faits et fiction¹² mais liaison nécessaire entre éthique et esthétique.

En expliquant à la fin de son ouvrage les raisons de son choix en faveur du roman, l'auteur souhaite rompre le lien qu'il venait de tisser avec la fiction. La tentation fictionnelle comme espace de liberté refusée à l'historien, n'a cependant pas lieu d'être ici. Nous l'avons rappelé avec Humboldt et la lectrice ne peut que féliciter l'auteur pour le choix de son style et pour ne pas avoir considéré que la fiction était supérieure à l'histoire : « Mon style est ainsi celui de la rigueur historique, pas toujours le plus plaisant à lire, je l'admets, mais qui permet au chercheur de révéler le passé au(x) présent(s) sans qu'on puisse le traiter d'affabulateur » (Poggioli, 2017, p. 96). Alors que meurent les derniers témoins des atrocités nazies, des écrivains à succès, tel Jonathan Littell, se montrent beaucoup moins scrupuleux à l'égard de leurs sources et de la recherche de la vérité, au profit de détails sordides plus vendeurs. De ce point de vue, nous ne partageons pas l'admiration de Poggioli à l'égard du titre de l'ouvrage de Littell, *Le sec et l'humide*, (2008), qui relève plus d'une érotisation de la violence sublimée que du style génial d'un romancier, comme en témoigne la postface de l'ouvrage à propos du « mâle-soldat ». Romans historiques à succès qui contribuent à brouiller les frontières entre victimes réelles et bourreaux imaginaires, entre faits et fiction et à se substituer aux récits de témoignages, dont le rôle est crucial pour l'avenir du concept d'humanité, comme le souligne François Rastier à propos du témoignage comme genre littéraire (Rastier, 2019)¹³. Nous nous réjouissons donc que Morgan Poggioli n'ait pas succombé au charme cynique de ces mises en fictions pathétiques des faits historiques et qu'il n'ait pas séparé les faits des valeurs, ni par là-même dissocié esthétique et éthique. Le style est ici volontairement sobre, le récit ne s'attarde sur aucune description. À titre d'exemple, en une seule phrase Grynszpan évoquera laconiquement les rares moments de loisirs durant son séjour parisien entre l'été 1936 et le mois d'octobre 1938 : « J'avais surtout deux amis Nathan et Salomon avec qui j'allais au cinéma, au café le « Tout va bien » (notre repaire), au bal flirter avec les filles, au théâtre, à la piscine ou sur les bords de Marne » (Poggioli, 2017, p. 18). La parole est dépassionnée comme celle d'un témoin devant la justice. Le récit s'obscurcit néanmoins peu à peu à l'image de la mansarde du 6^{ème} étage du 8 de la rue Martel, où le narrateur devenu clandestin restera cloîtré durant deux mois « avec un matelas pour seul meuble » (p. 23). Le matin du 7 novembre 1938, alors qu'il a pénétré dans l'ambassade d'Allemagne pour y commettre son attentat, seuls quelques éléments ornementaux vont se détacher du récit solennisant l'instant : « le grand escalier de marbre » qu'il monte, précédé de l'huissier, « un grand fauteuil en cuir vert » dans lequel il est invité à patienter avant de franchir « une grande porte qui donne sur un immense couloir » (p. 33). Le vert du fauteuil sera d'ailleurs la seule touche de couleur d'un récit qui se déroule sur fond gris, à l'instar du film d'Ettore Scola en 1977 *Una giornata particolare*¹⁴, où la seule touche de couleur vive est le drapeau nazi déployé sur Rome. Ce décor monumental propre

¹² Sur la nécessité d'une relation distinctive entre faits et fiction à l'heure de la post-vérité et des faits alternatifs voir Holzem, dir. (2019), mais également l'excellent livre de Françoise Lavocat, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Éditions du seuil, 2016.

¹³ Voir Rastier, François (2019). Nous recommandons à ce sujet la lecture du chapitre 6 : Euménides et pompiérisme : Les bienveillantes.

¹⁴ *Une journée particulière*.

aux régimes totalitaires contraste avec la vulnérabilité du narrateur au moment de son passage à l'acte.

5. Un héros cornélien précurseur des Lumières.

La veille de son acte Herschel Grynszpan avait adressé une lettre à ses parents, témoignant de la portée tragique qu'il souhaitait imprimer à son geste : « Mes chers parents, je ne pouvais agir autrement. Que Dieu me pardonne. Mon cœur saigne lorsque j'entends parler de la tragédie des 12. 000 Juifs. Je dois protester pour que le monde entier entende mon cri et cela, je suis contraint de le faire. Pardonnez-moi. Herschel » (Poggioli, p. 31). Si tel un héros sorti tout droit du théâtre d'Eschyle, celui qui s'appelait Herschel Grynszpan voulait par ses mots, être la forme consacrée à ce but, Morgan Poggioli en décidera autrement mettant en évidence à plusieurs reprises la fragilité et la perplexité d'un narrateur en questionnement : « Été 1937, premier anniversaire de mon arrivée en France, le piège commençait à se refermer. 1938 fut la pire année de ma courte vie. » (p. 18), « dans les jours qui suivirent, je compris que j'étais définitivement dépassé, que mon geste m'échappait » (p. 52). En se laissant ainsi déposséder de son acte, Herschel narrateur du récit dépose les armes de la tragédie, celles du héros prisonnier de ses actes, pour la lucidité et le détachement de soi-même. En devenant passif dans la suite du récit, jusqu'à se présenter aux portes d'une prison dans la France en débâcle, alors qu'il aurait pu tenter de fuir, Herschel fait montre d'un stoïcisme actif qui n'est pas sans rappeler le héros cornélien, comme l'écrit Cassirer dans le texte qu'il consacre aux affinités psychologiques et morales entre Descartes et Corneille. À propos de la méthode du doute universel cartésien contre toute prétention à la certitude de la connaissance, Cassirer précise : « Mais quand tout est ruiné, quand semble ne plus subsister aucune connaissance stricte, ni objective, le moi trouve en soi-même, inébranlable, inattaquable, le nouveau " point d'Archimède " de la conscience » (Cassirer, 1997, p. 16). C'est en mettant l'homme en présence de lui seul, comme le fait ici Poggioli vis-à-vis de son narrateur, que Descartes a exemplifié le principe du *cogito* : « la liberté de notre volonté se connoist sans preuves, par la seule expérience que nous en avons » (p. 18)¹⁵. Pour Descartes, comme pour Corneille, il s'agissait de s'abstenir de jugement moral immédiat sur les caractères et les actions en général, pour faire voir le type particulier de chaque caractère. Ces auteurs du XVII^e siècle préparaient l'humanisme du siècle suivant et les écrits sur les conditions de possibilité de l'exercice de la liberté.

6. Pour ne pas conclure mais reconstruire.

Avec ce récit, Morgan Poggioli nous fait juge d'une époque dans laquelle nous pouvons nous reconnaître à bien des égards. Le front populaire déliquescence n'avait non seulement pas compris le geste d'Herschel, sa portée symbolique, mais l'avait condamné dans son immense majorité avec les conséquences que l'on sait. Par l'histoire singulière d'Herschel Grynszpan, ce livre témoigne de l'effondrement des valeurs humanistes en préambule aux atrocités qui suivirent. Il allègue de la tâche qu'Humboldt assigne à l'historien, celle de considérer que l'individuel est le facteur ultime de l'histoire pour comprendre une période dans son originalité irréductible. Cette tâche rappelle que l'histoire n'est pas seulement l'établissement critique des sources et la connaissance des faits, mais qu'elle est également une forme de connaissance de soi. Un soi qui est un être essentiellement historique et dont la connaissance suppose celle du général dans laquelle elle est comprise. Cassirer écrit à ce propos dans le chapitre qu'il consacre à l'histoire dans son *Essai sur*

¹⁵ Extrait des *Principes de Philosophie* de Descartes cité par Cassirer, 1997, p. 18.

l'homme : « l'homme en histoire retourne constamment à lui-même ; il essaie de se rappeler et de faire revivre l'ensemble de son expérience passé. Mais le moi historique n'est pas un simple moi individuel. Il est anthropomorphique¹⁶, mais pas égocentrique. Nous pouvons dire de façon paradoxale, que l'histoire recherche un " anthropomorphisme objectif " » (Cassirer, 1975, p. 268). La connaissance du polymorphisme de l'existence humaine n'est pas chose facile, car prévient le philosophe des formes symboliques : « si les objets matériels conservent leur existence indépendamment de l'œuvre du savant, les objets historiques n'ont d'être véritable qu'aussi longtemps que l'on s'en souvient et ce souvenir doit être changeant et continu » (Id, p. 261). L'historien doit non seulement rassembler les objets épars du passé, s'en garantir pour en faire une synthèse et leur donner une nouvelle forme, mais également les préserver.

La vulnérabilité de ces objets liée à leur réalité symbolique est aujourd'hui accrue du fait des menaces anti-universalistes qui se font jour, séduisant des groupes identitaires pour lesquels l'objet essentiel de l'histoire n'est pas ce qui s'est passé, mais en quoi ce qui s'est passé concerne les membres d'un groupe particulier (Hobsbawm, 2004). Or nous ne pouvons séparer particularité et universalité, tout comme le local du global, sauf à définir comme le faisait Heidegger en 1933 « l'Essence de la Vérité » par la vision du monde du peuple allemand (Rastier, 2015), ou à refuser comme le faisait l'école prussienne, d'examiner les archives non prussiennes¹⁷. La volonté affirmée d'effacement de certaines œuvres du passé, de les « canceliser », les condamne à l'oubli et ainsi à toute possibilité d'interprétation critique : ne pouvant plus juger de leur contenu, les préjugés s'imposent. Sans la connaissance du polymorphisme de l'existence humaine dont parle Cassirer, le moi historique se cantonne au vécu qui devient alors critère de vérité. Cela se traduit aujourd'hui en littérature par l'abondance de récits à la première personne et le rejet de toute généralisation présumée entachée d'un point de vue dominant au profit d'expériences individuelles et de descriptions " au ras du vécu ", comme le constate Stéphanie Roza (2020, p. 25) dans l'ouvrage qu'elle consacre à l'émergence au sein de la gauche intellectuelle française d'une critique radicale contre les principes fondateurs des Lumières. Un relativisme contemporain tend ainsi à se généraliser dépassant le domaine culturel pour récuser tant les droits humains, comme un leurre universaliste, que le rationalisme scientifique qui ne serait au fond qu'une vision du monde variant au gré des intérêts particuliers. Or en renonçant à l'idée d'universalité construite sur l'individualité comme unité de notre diversité telle que l'entendait Humboldt, nous renonçons également à l'idée de vérités partagées et avec elles à la possibilité de partager un monde commun (Holzem, dir. , 2019). Nous avons pourtant plus que jamais besoin de ce partage ne serait-ce que pour faire face à la situation aussi inédite qu'alarmante à laquelle est confrontée l'humanité toute entière, comme en témoigne les rapports successifs du GIEC¹⁸. Le projet intellectuel et universaliste d'une reconstruction des Sciences de la Culture¹⁹ liant un cosmopolitisme qui récuse les préjugés locaux et les supériorités prétendues et description des particularités, s'impose à nous. Il nous enjoint d'avoir le courage de nous servir de notre propre entendement (*Sapere aude*, écrivait Kant) par une étude critique des textes pour renouveler les promesses émancipatrices des Lumières au moment où notre avenir commun exige paix et mutualisation critique des connaissances.

¹⁶ Un anthropomorphisme qui permet de distinguer l'objectivité historique de la forme d'objectivité qui visent les sciences de la nature. Max Planck cité par Cassirer définissait l'ensemble de la méthode scientifique comme un effort constant pour éliminer tous les éléments « anthropologiques » celle-ci se donnant pour objectif d'oublier l'homme afin d'étudier la nature afin d'en découvrir et d'en formuler les lois. Or, poursuit Cassirer, l'histoire procède d'une tout autre manière. Elle ne peut vivre et s'animer que dans le monde humain. (Cassirer, 1995, p. 267).

¹⁷ Voir à ce propos les critiques de l'historiographie allemande Leopold von Ranke envers l'École prussienne dans Cassirer, 1975, p. 266.

¹⁸ Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat.

¹⁹ Voir le site <https://lareconstruction.fr/>

De courage et de lucidité Bernard Lecache, alors Président de la LICA²⁰ en a fait preuve dans un plaidoyer intitulé « Grynszpan tu es absous » publié dès le 19 décembre 1938 dans le Journal *Le Droit de Vivre*. Alors que les condamnations de l'acte d'Herschel furent unanimes en France, y compris dans la presse de gauche, à l'exception du cinéaste Henri Jeanson (source Poggioli)²¹, Bernard Lecache refusa de faire partie des « singuliers moralistes qui entendent accabler le geste regrettable, mais explicable d'un gamin pour mieux oublier l'énorme crime commis par tout un régime » (Lecache, 1938, p. 1). Rappelons pour conclure, qu'en faisant le choix de commémorer de cette façon l'acte singulier d'Herschel Grynszpan, le livre de Morgan Poggioli participe d'une démarche éthique et esthétique qui satisfait tant au travail de l'historien qu'à celui de l'écrivain.

²⁰ Ligue Contre l'Antisémitisme devenue aujourd'hui Ligue Contre le Racisme et l'Antisémitisme.

²¹ « *Le Populaire*, journal du parti socialiste, ne voyait en moi qu'un jeune assassin un peu paumé [...]. *L'Humanité*, organe du parti communiste, me soupçonnait au contraire d'être trotskiste, un espion, un agent de la Gestapo [...]. Quant aux organisations juives, elles tenaient à se désolidariser de moi et refusaient d'être associées à un acte qu'elles condamnaient en bloc. » Poggioli, p. 54.

BIBLIOGRAPHIE

- BLEIKASTEN André, « Roman vrai, vrai roman ou l'indestructible récit », *Revue Française d'Etudes Américaines*, n° 31, 1987, pp. 7-17, en ligne : https://www.persee.fr/doc/rfea_0397-7870_1987_num_31_1_1255] consulté le 31 janvier 2023.
- CASSIRER Ernst, *Essai sur l'homme*, Paris, Éditions de minuit, 1975.
- CASSIRER Ernst, *Descartes, Corneille, Christine de Suède*, Paris, Librairie philosophique J.Vrin, 1997.
- HOBBSAWM Eric, « Manifeste pour l'histoire », *Le Monde diplomatique*, décembre 2004, p. 1, 20 et 21.
- HOLZEM Maryvonne, dir. *Vérités citoyennes – Les sciences contre la post-vérité*. Paris, Éditions du Croquant, 2019.
- HUMBOLDT Guillaume de, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais*, trad. et introduction de P. Caussat, Paris, Éditions du Seuil, 1974.
- HUMBOLDT Guillaume de, *La Tâche de l'historien*, introduction Jean Quillien, trad. de André Laks et Annette Disselkamp, Lille, PUL, Éditions du Septentrion (Collection Opuscule), 1985.
- HUMBOLDT Guillaume de, *Le 18^{ème} siècle – plan d'une anthropologie comparée*, introduction de Jean Quillien, trad. de Christophe Losfeld, Lille, PUL, Éditions du Septentrion (Collection Opuscule), 1995.
- HUMBOLDT Wihlem Von, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présentés, traduits et commentés par Denis Thouard, Paris, Éditions Le Seuil, Essais (édition bilingue), 2000.
- LECACHE Bernard, Grynspan tu es absous, *Le Droit de Vivre*, Samedi 19 novembre 1938, p.1 et 5.
- LITTELL Jonathan, *Le sec et l'humide*, Paris, Éditions Gallimard, 2008.
- POGGIOLI Morgan, *Je m'appelle Herschel Grynspan*, Neuilly-lès-Dijon, Édition Le mumure, 2017.
- POGGIOLI Morgan, *Du front populaire à la nuit de Cristal : je m'appelle Heschel Grynspan*, en ligne, 2020 : <https://hal-univ-bourgogne.archives-ouvertes.fr/hal-02874818/document>] consulté le 27 février 2023.
- RASTIER François, *Naufrage d'un prophète. Heidegger aujourd'hui*, Paris, PUF, 2015.
- RASTIER François, *Exterminations et littérature. Les témoignages inconcevables*, Paris, PUF, 2019.
- ROZA Stéphanie, *La gauche contre les lumières*, Paris, Éditions Fayard, (Raison de plus), 2020.
- VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éditions Le Seuil, (Points), 1978.